

LE POING

Le journal qui ne prend pas de gants

Apériodique libertaire d'Amiens et d'ailleurs

N°22 - Spécial 1^{er} mai - Prix libre

ÉDITO

Il n'y aura pas, dans l'immédiat, de version imprimée du Poing spécial 1^{er} mai. Il n'y aura pas non plus de défilé, de convivialité, de frites grasses arrosées de bière et de sono tonitrueuse au parc de la Hotoie. Pas de rencontre inattendue, pas de discussion enflammée, pas de détente en ce jour non travaillé ! C'est la merde ! Et c'est d'autant plus la merde qu'à la place le bruit des bottes s'amplifie. C'est pourquoi nous avons tenu, malgré le confinement, à publier ce numéro 22 (v'la les flics !).

LRDLPLJQNPPDG

« Ce n'est pas une miette de pain, c'est la moisson du monde entier qu'il faut à la race humaine, sans exploiteur et sans exploité ».

Louise Michel, *Mémoires*, 1886

« DISTANCIATION SOCIALE » : DANS TA GUEULE, OUAIS !

Parmi les formules publicitaires-mensongères et les néologismes produits ad-nauseam par le gouvernement, il y a une expression qu'il est nécessaire d'analyser, même brièvement, tant elle a été reprise sans recul critique par une large partie de la gauche politique et syndicale. La formule « distanciation sociale » s'est propagée dans de nombreux discours engendrés par la crise sanitaire liée à l'épidémie de COVID-19, qu'ils soient institutionnels, médiatiques ou privés, et quels que soient leurs supports.

Les personnes peu sensibles aux phénomènes de mode langagiers se seront peut-être plongées dans un dictionnaire afin de s'assurer du sens, voire des sens, de « distanciation » et éventuellement de celui, ou de ceux, de « sociale », car, sauf à consommer de la propagande comme on consomme du fast-food, l'expression « distanciation sociale » ne semble pas aller de soi si le but est de définir l'éloignement physique de deux corps à des fins de protection sanitaire.

Sur le site internet du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, une des définitions de « distanciation » est : « Écart, refus de relation existant entre différentes classes sociales ». Un exemple est donné de son emploi sous la forme d'une citation d'un ouvrage des sociologues Joffre

Dumazedier et Aline Ripert intitulé *Loisir et culture* : « Vivons-nous la fin de la « distanciation » sociale du siècle dernier ? Les phénomènes de totale ségrégation culturelle tels que Zola pouvait encore les observer dans les mines ou les cafés sont en voie de disparition ». Donc, si l'on traduit les circonlocutions fangeuses des factotums ministériels actuels et de leurs chiens de garde des médias de masse, pour limiter la propagation d'un virus, il convient de *refuser les relations existantes entre différentes classes sociales*, autrement dit, il faut renforcer les systèmes de ségrégation. C'est bel et bien ce qui se passe dans la gestion de l'épidémie, et cela n'est malheureusement pas étonnant venant d'un gouvernement d'apprentis nazillons à la solde du ca-

pitalisme et héritiers d'une tradition de destruction du service public.

Il est par contre regrettable que des militants se revendiquant de la lutte des classes tombent dans le piège et fassent le jeu de l'ennemi. Doit-on y voir un affaiblissement de la conscience de classe et des réflexes qui lui sont liés ? C'est possible. Ce qui est par contre certain c'est que la crise actuelle du COVID-19 démontre par de multiples aspects que la priorité politique est la destruction de l'économie capitaliste et l'éradication de la bourgeoisie. Bien évidemment, les mots n'y suffiront pas.

Bernoine



Clifford Harper, *Solidarity*

L'INTERSECTIONNALITÉ ET LE TRAVAIL

Concept féministe anglo-saxon, l'intersectionnalité désigne la combinaison du sexe, de la race et de la classe appréhendés comme des rapports de domination. Si la notion continue à faire débat dans l'espace universitaire en France¹, elle fait pourtant recette dans nombre d'organisations militantes au nom du sacro-saint principe de non-hiérarchisation des luttes. Elle y opère tout autant comme instrument dans le jeu de la manipulation des identités pour l'accès au porte-parolat légitime que comme posture morale. En effet, la confession de ses « privilèges » – l'autocritique communiste, un modèle ? – et la dénonciation machinale de ceux des autres participent pleinement des luttes pour l'exercice du pouvoir interne.

Si la diffusion du concept d'intersectionnalité a renforcé la visibilité d'expériences minoritaires et drainé un ensemble de travaux de recherche particulièrement féconds, la multiplication des domaines de spécialités (les studies), dont il est en grande partie issu, a contribué à fragmenter l'étude de la réalité et les représentations qu'on s'en fait. Sur le plan idéologique, la prégnance d'un verbiage foucauldien – Foucault, c'est philo, c'est bien et c'est très librement interprétable, surtout dans ses versions

poststructuralistes – n'est sans doute pas totalement étrangère au renoncement des perspectives de luttes insurrectionnelles pour des formes de micro-résistance plus individualisée (une éthique du souci de soi) dont s'accommode aisément le néolibéralisme. C'est d'autant plus frappant que parallèlement l'auto-entreprenariat intellectuel se généralise, depuis 15 ans, dans l'enseignement et la recherche à l'université, où règne un individualisme petit-bourgeois exacerbé par une concurrence acharnée.

Par ailleurs, en dépit des professions de foi de circonstance, le marxisme, aussi féministe soit-il, a dépéri, et la question de la lutte des classes, avec lui. La théorie féministe du point de vue situé postule, dans le prolongement des travaux de Marx, que seule la production collective de l'ensemble des points de vue des dominés engendre des savoirs critiques sur le monde pour contrer l'imposition de la vision des dominants². Notons toutefois qu'en rupture avec Marx, les féministes ne cantonnent pas la définition des dominés aux seuls ouvriers (masculins), elles y incluent plus largement les femmes, ainsi que les minorités ethniques et sexuelles. Se pose alors le problème de l'expression

médiatisée de ces différents points de vue. Précisément, il semble bien que la classe ouvrière soit la grande absente des instances de représentation depuis l'effondrement du PCF et de ses organisations satellites. Un rapide tour d'horizon à l'Assemblée nationale illustre l'état du désastre actuel. L'observatoire des inégalités indique ainsi qu'avec les dernières élections de 2017, la part des femmes a considérablement augmenté (37,5 %), bien qu'elles soient encore sous-représentées (51,6 % de la population), tandis que 4,6 % des députés sont employés et qu'aucun d'eux n'est ouvrier, ces deux catégories représentant pourtant quasiment la moitié de la population active. 76 % des élus appartiennent en revanche à la catégorie des cadres et professions supérieures (approximativement 18 % de la population active).

Sous l'administration de Marlène Schiappa qui, rappelons-le, porte la Grande cause de la présidence Macron, les avancées pour les droits de femmes sont restées plus déclaratives que réelles, leurs intérêts sociaux étant très peu représentés par l'Assemblée nationale, alors que simultanément, les droits des travailleurs et des travailleuses, quelle que soit leur couleur de peau ou leur orientation sexuelle, ont bel et bien été rui-

nés et leurs conditions de subsistance (de survie ?) minées. Les batailles qui viennent s'annoncent à peine.

Puisque la critique sociale du travail peine à penser la transformation des conditions économiques des classes laborieuses, désormais invisibilisées, il pourrait être salutaire de se pencher sur la réinterprétation critique de la notion de travail chez Marx, formulée par Moïshe Postone dans *Temps, travail et domination sociale*, afin de se préparer en douceur pour la reprise des luttes dès la fin du confinement.

Emile

1. Pour un aperçu du débat, cf. Gérard Noiriel, « Réflexions sur la « gauche identitaire », <https://noiriel.wordpress.com/2018/10/29/reflexions-sur-la-gauche-identitaire/> et Eléonore Lépinard, Sarah Mazouz, « Cartographie du surplomb », <http://mouvements.info/cartographie-du-surplomb/>

2. Pour une présentation critique de l'épistémologie du point de vue situé, cf. Julie Patarin-Jossec, « Comment ne pas construire un discours scientifique. Note exploratoire sur les « épistémologies féministes » du point de vue », <https://zilsel.hypotheses.org/2343>

FICTION : LA ZONE DU DEHORS

La discussion eut lieu, belle comme souvent et comme souvent interminable. Mais moins qu'aucune autre gratuite. Les lames ne se contentèrent pas de découper des espaces et des vies. Empoignées par la Volte, elles se retournèrent sur elle pour la trancher en deux. De part et d'autre de la lame gisait un morceau de graisse molle – la Molte – et se dressait une boule d'énergie – la Volte – la nouvelle Volte, épurée par le schisme. En explosant, Slift avait, sans vraiment le savoir, dynamité le compromis qui avait tant bien que mal cimenté les actions du mouvement depuis plusieurs années. Ce compromis, parce qu'obtenu au terme d'infinis débats, faisait presque toujours la part belle aux beaux parleurs, c'est-à-dire aux humanistes et aux timorés, dont les idées valaient le langage : elles étaient saines, et propres, et justes ; elles n'avaient aucune force, rien... elles ne portaient rien. Je les laissais parler, dérouler leurs longues phrases... Je n'avais pas besoin de les écouter. Il suffisait de les entendre, d'entendre le balancement de leurs voix et l'harmonie reposante de leurs timbres... Ces gens-là ne feraient jamais la Volution. Ils pouaient l'équilibre. Il fallait en finir avec cette gangrène. Je fis un signe à Obffs et Kamio, pour qu'ils m'appuient en polyphonie, pour qu'ils donnent du rythme si je m'enfermais trop. Puis je pris la parole :

- Qu'est-ce que nous avons fait ces

deux dernières années ? (signe à Obffs).

- Trois commandos, douze performances poétiques, quatre manifs de cinq mille personnes, huit campagnes d'affichage, vingt-deux pétitions et deux manifestes... Voilà le bilan. Et qu'est-ce qu'elles ont donné ces actions ?

- Rien !

- Exactement, rien ! (protestations dans la salle, chez les molteux). Et pourquoi ? Parce que nos actions sont molles, archiprévisibles. Elles sont chiasseuses. En deux ans, nous n'avons pas remué un flic, pas saboté le moindre système, même pas cassé une caméra, nous n'avons inquiété personne ! Je vais vous clouer une chose : sans violence, aucun pouvoir ne s'est jamais senti menacé. Vous lisez, vous êtes des gens cultivés, vous connaissez l'histoire... Sans violence, le peuple ne réagit jamais ! Sans violence, pas de Volution possible ! Voilà la stricte et dérangeante vérité. Vous, vous êtes là à rêver tout haut, à croire que la Volution se fait lentement, dans les consciences, pas à pas, avec des slogans, du papier et des mots. Mais sur quoi porte l'aliénation aujourd'hui ? Que fait la pub ? Qu'est-ce qu'ils font, vos copains incitateurs, qui vous vendent des glisseurs au détour d'une conversation ? Ils travaillent au sentiment. Ils analysent puis reconstruisent vos sensations, vos émotions, vos désirs et vos peurs. Mais eux le font lentement, doucement, avec ten-

dresse et tact, ils opèrent sous anesthésie générale. Alors comment la Volte doit-elle combattre ça ? Lentement, aussi, doucement ?

- Nous n'avons pas l'omniprésence des médias, nous, pour éclairer les consciences !

- Nous n'avons que l'éclat de nos ruptures ! Que notre fureur ! Alors il faut surprendre, jaillir, déjouer, fracturer les routines, que ça explose, qu'on frappe vif ! Décalés les gars ! Discontinus !

- Tu essaies de nous dire que les pouvoirs que nous affrontons sur Cerclon sont nouveaux ?

- Oui, parce qu'ils opèrent directement sur nos corps. Par des accés imparables, des prises, des plugs. En passant par les cinq sens, mais aussi par la chaleur et le froid, par les champs de gravité et à présent par le réseau nerveux, parce qu'il conduit l'électricité ! Tout ce que la science, la science salope, découvrira encore pour nous manipuler. Ils nous bouffent par là. Moi, mon but, c'est d'empêcher que les gens soient vidés de tout ce qui bat et bout en eux ! Mon but, c'est que les gens vivent debout !

Alain Damasio,
extrait de *La Zone du dehors*,
éd. Folio-SF, 2019, pp. 76-78



Protest Stencil, Advertising Shits In Your Head, pochoir, 2017

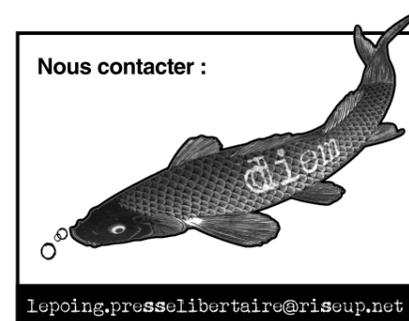
L'ULTRA-MONDE ET SA SOIF DE PULITZER

Le Monde, ce grand journal de droite, a commis, le 18 avril 2020, un article intitulé *Les services de renseignement s'inquiètent d'un regain d'activisme de l'ultra-gauche*, dans lequel est notamment évoqué l'incendie volontaire de cinq véhicules des services pénitentiaires d'Amiens, dans la nuit du 1^{er} avril, revendiqué, a priori, par une ou plusieurs personnes se réclamant de l'anarchisme.

L'auteur, se faisant le porte-voix de différents services de l'État bourgeois, révèle ainsi, avec audace, que « la mouvance anarchiste aurait noué des liens opérationnels, dans l'ouest, le sud-ouest et l'est de la France, avec les plus radicaux des « gilets jaunes » encore actifs ». Cette magnifique tranche de journalisme, bâti sur une solide et belle analyse politique, dévoile donc que des prolétaires, s'inscrivant dans un mouvement politique de lutte des classes vieux de plus de cent cinquante ans, et d'autres prolétaires plus fraîchement excédés, car totalement asphyxiés, par les récentes mesures de ce gouvernement libéral, auraient convergé, qui plus est, pour lutter contre le capitalisme et son monde, probablement dans le fol optique d'inventer une société basée sur des principes d'entraide, de respect et de solidarité mutuelles.

Après cette découverte historique de la capacité des travailleurs à s'organiser entre eux, gageons qu'un éminent spécialiste de l'IEP de Paris saura, à son tour, brillamment démontrer que l'aptitude de ces vilains à se reconnaître entre eux a à voir avec le bruit et/ou l'odeur.

Valérien



LE COLLECTIF ALEXANDRE MARIUS JACOB ET LE JOURNAL LE POING RÉAFFIRMENT LEUR ENGAGEMENT DANS LA LUTTE DES CLASSES

Le Collectif Alexandre Marius Jacob est un collectif libertaire de la Somme.

Initialement groupe local de la Fédération Anarchiste, ce regroupement d'anarchistes, prenant acte de la division infructueuse du mouvement libertaire depuis plusieurs années, a évolué en un collectif indépendant. Il est composé d'individus, affiliés ou non à diverses organisations confédérales libertaires, syndicales ou spécifiques.

Extrait de sa charte, décembre 2018.

Quelques jalons

Sorti de son sommeil, en février 2012, le groupe Alexandre Marius Jacob de la Fédération anarchiste a définitivement cédé, en 2018, son nom (et une partie de ses outils) au collectif qu'il a œuvré à fonder, celui-ci devenant ainsi le collectif Alexandre Marius Jacob. Les militants amiénois de la Fédération anarchiste, tout en restant investis au sein de ce collectif, ont alors créé le groupe Georges Morel, du nom d'un des fondateurs de l'anarchisme dans la Somme, devenu par la suite une figure locale du syndicalisme révolutionnaire.

Le collectif Alexandre Marius Jacob a soutenu la création de la CNT-STE 80 (Syndicat des travailleurs de l'éducation de la Confédération nationale du travail), ainsi que le lancement du Collectif Alternative Libertaire 80 devenu par la suite l'Union Communiste Libertaire d'Amiens.

Comme toute micro-société, le collectif Alexandre Marius Jacob a été traversé par plusieurs oppositions internes et par quelques conflits dont le dernier a conduit au départ de presque la moitié de ses adhérents.

Quelques clarifications

L'usure liée au travail militant, les quiproquos et la mise en lumière de rancœurs interpersonnelles ont amplifié certains désaccords au point de les transformer en dissensions majeures. Ces querelles ont permis de révéler, chez la plupart des membres qui ont quitté récemment le collectif, leur incompréhension et leur refus de comprendre ce qu'il tend à être (un espace de mixité, composé d'individus, faillibles, travaillés par des histoires, des manières d'être, de penser et de faire différentes) ainsi que ses enjeux (qu'ils soient locaux ou en lien avec des réseaux s'étendant parfois à l'international).

Lors des échanges houleux, l'idée que les « vieux » (à savoir, un groupe de camarades d'une moyenne d'âge supérieure à 35 ans !) ne comprenaient pas le credo des « jeunes » a vite émergé, ex nihilo, ce qui est le comble de l'ironie pour un collectif libertaire luttant en principe contre toutes les discriminations. Ce pseudo-argument d'une incompatibilité intergénérationnelle cache une réalité plus crue : certains camarades n'ont pas encore ou ont à peine commencé à se faire broyer par le travail salarié, tandis que tous les « vieux » et toutes les

« vieilles » se sont déjà fait largement laminier par lui.

Si la culture politique et l'intelligence pratique ne sont pas qu'une question d'âge, l'accumulation d'expériences permet toutefois d'affiner le sens des réalités et des priorités ; c'est bien pour ces raisons que le collectif a toujours eu pour volonté d'intégrer des militants âgés de 16 à 116 ans.

Aussi, espérons qu'après avoir déserté le collectif et s'être repliée dans une autre structure (que quelques-uns desdits « vieux » ont par ailleurs largement contribué à créer...) cette « avant-garde » finira par souffrir, un jour, pleinement des affres du salariat puis par comprendre ainsi comment et pourquoi l'on devient anarcho-syndicaliste et par admettre, au final, que la posture esthétique ne fait pas l'anarchiste.

Conclusion

Quant aux « vieux » et aux quelques camarades, ni jeunes, ni vieux, qui ont su raison garder, ils restent toujours à la barre du collectif Alexandre Marius Jacob, prêts à embarquer de nouveaux passagers, luttant sans relâche contre toutes les discriminations, refusant de céder aux sirènes des modes militantes 2.0, les yeux rivés vers la seule lutte qui, dépassant tous les particularismes individuels, fonde pleinement le Collectif : la lutte des classes.

Le collectif Alexandre Marius Jacob et Le Poing